DOSTOIEVSKI – SON COMBAT CONTRE LA HAINE

Călin Horia BÎRLEANU
calin.barleanu@gamil.com
Université « Stefan cel Mare » de Suceava (Roumanie)

Abstract *: World literature has accompanied, as a faithful witness, the human being's evolution and dilemmas, reflecting them metaphorically most often. The recurring topics of life and death in world literature have been often replaced with complementary symbols or symbolic actions, such as those pertaining to Eros or to Thanatos. On the other hand, disease, ever since the ancient times of Ghilgameș (who treats death as a sort of disease), has made the object of some of the most well-known and widely appreciated literary masterpieces. Dostoievski makes no exception, his work being pervaded by the values of an analytically assumed and profound Christianity, by the deep understanding of the used concepts. Being close to death, following the false and tormenting death sentence, captive in the middle of people belonging to morbid typologies, the Russian writer has succeeded in seeing through a „quijotesque" prism, a christian one, as real as possible, the duality of good and evil. Devoted to the world and to the spiritual destiny of the people where he was born, Dostoievski never abandoned the fight against the worst evil, that is hatred.*

Keywords *: urge, psychocritic, Christianity, archetype, catharsis.*

Pour des générations de lecteurs spécialistes ou simplement à la recherche des sensations, les textes de Dostoïevski ont représenté des repères décrits presque toujours comme des extrêmes. Soit qu'ils ont exercé une attraction magnétique impossible à expliquer, soit qu'ils ont suscité une répulsion durable, tout aussi inexplicable, ils ont toujours fait réagit le lecteur. Ce genre de réactions opposées, attraction versus répulsion, excluent l'indifférence devant l'œuvre monumentale de l'écrivain russe, ce qui est en soi un indice révélateur quant à la valeur de son écriture.

Depuis *Le Double,* l'ouvrage complexe du début du jeune écrivain déjà conscient de son génie, composé autour du thème de la scission du moi, jusqu'au chef-d'œuvre de la littérature universelle, *Les frères Karamazov*, qui achève sa création monumentale dédiée aux figures de la typologie humaine, le morbide a occupé la place centrale dans son imaginaire. Le filon chrétien vers lequel s'est tourné Dostoïevski après le moment décisif de sa condamnation et de sa fausse exécution mise en œuvre comme moyen de torture psychologique, a guidé et coordonné toute sa création, tout comme la pression spécifique

BDD-A32362 © 2021 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:08 UTC)

exercée sur le *Surmoi* d'ailleurs, si bien que la fin sombre de son premier roman a été remplacée par un discours engagé, porteur des plus hautes aspirations humaines.

Lorsque le prince Muichkine perd ses esprits, après une nuit passée dans la compagnie de Rogojine – en fait, une autre interprétation de *son double* – l'homme parfait sur lequel se superpose l'*imago Christi* est sacrifié. Plus rien ne subsiste de la personnalité et des aspirations de l'homme dès que la raison l'abandonne, ce qui mène à l'unique issue possible pour M. Goliadkine, le personnage du *Double*. Aliéné, irrécupérable, il devient le sujet d'une scission dont le processus s'achève de la manière la plus naturaliste possible : « Quand il revint à lui, il constata que la voiture roulait sur une route qu'il ne connaissait pas. À droite et à gauche il vit des bois. La campagne était déserte et aride » (Dostoïevski, 1846 : 373) Un désespoir lucide et d'autant plus accablant remplace la crise de scission intérieure, de sorte que le protagoniste voie clairement son avenir, subtilement introduit par l'écrivain, dans un hospice pour les maladies nerveuses : « M. Goliadkine poussa un cri et saisit sa tête dans ses mains. Hélas, depuis longtemps il avait pressenti tout cela. ». (Dostoïevski, 1846 : 347)

Le registre morbide de l'aliénation dans lequel s'engage le personnage avec une détermination masochiste, suggérant une coulpe inconsciente qui trouvera plus tard sous la plume de Dostoïevski une expression poétique remarquable de la coulpe collective – « ...chacun de nous est assurément coupable ici-bas de tout envers tous, non seulement par la faute collective de l'humanité, mais chacun individuellement, pour tous les autres sur la terre entière. » (Dostoïevski, 1994 : t.I : 434) – s'annule dans le filon chrétien de la création, là où le sens de l'ouvrage s'élève bien au-dessus des valeurs sociales animées par les banales mesquineries quotidiennes. La scène du crime que Muichkine est obligé de contempler une nuit entière marque le passage du jeune homme dans une nouvelle dimension de son existence, à la mesure de son inadaptabilité totale au groupe social dans lequel il essaye de s'intégrer. Dostoïevski disait en se référant à la figure de Muichkine que l'idée principale du roman *L'Idiot* était de peindre un homme tout à fait sublime, un personnage soumis au jugement social impitoyable qui prend sa naïveté et sa bonté pour la manifestation d'une capacité intellectuelle fort diminuée.

La fin dramatique de Goliadkine remet de l'ordre dans un monde qui l'a repoussé à plusieurs reprises et à laquelle le héros du *Double* rêvait d'appartenir, tandis que la fin du jeune homme de *L'idiot* suggère une toute autre intention de l'écrivain. À côté de Rogojine, l'auteur du meurtre, Muichkine est incapable de raisonner ou d'avoir des sentiments en accord avec de telles circonstances. En revanche, suivant un modèle donquichottesque, au lieu de canaliser les réflexes négatifs vers l'auteur du crime, il les dirige vers soi, sans pouvoir les formuler pour s'en libérer. On retrouve les deux rivaux au matin, « le meurtrier dans le délire et privé de connaissance. Le prince était assis à côté de lui, immobile et silencieux sur son coussin : chaque fois que le malade criait ou délirait, il s'empressait de passer sa main tremblante sur ses cheveux et ses joues, dans un geste de caresse et d'apaisement. » (Dostoïevski, 1939 : 770)

Le destin de Muichkine, qui subit une forme d'aliénation bien plus dramatique que celle de M. Goliadkine laisse présager un parcours tragique réservé aux héros de la catégorie bien connue des « naïfs » qui se font traiter d'idiots par un groupe social dépourvu d'empathie, source d'aliénation. Nous évoquons ici Benjy Compson du roman *Le bruit et la fureur*, Cănuţă du *Cănuţă om sucit* [Cănuţă, homme capricieux], Gimpel du *Gimpel l'imbécile*. Ils représentent tous des prototypes humains qui partagent un destin tragique projeté sur eux par un groupe social dont la connaissance de l'altérité ne dépasse pas les stéréotypes. Méprisé et souvent raillé, sublime par sa beauté immuable, ayant un

BDD-A32362 © 2021 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:08 UTC)

mode de réflexion instinctuel qui le rend plutôt proche des enfants que des adultes, le héros de la typologie envisagée par Dostoïevski ne peut avoir qu'une fin abrupte, comme un témoignage contre ce monde anesthésié par des mesquineries et des jeux.

D'un autre côté, Cănuţă tourne le dos au monde dans son cercueil, Gimpel quitte la ville dont les habitants s'adonnent à un exercice exemplaire d'ingénierie sociale en raillant et en abusant inlassablement le jeune homme. Quant à Benjy, on le traite comme un animal dépourvu de raison et de sentiments. Le prince que Dostoïevski a destiné au sublime ne peut finir autrement que par sombrer dans l'aliénation abrupte et agressive, apparemment sans espoir de récupération, à la mesure de ses attentes et de ses tentatives échouées de s'intégrer dans un groupe ignare, incapable d'accepter l'altérité.

Muichkine, tout comme les autres grands personnages stéréotypés de la littérature universelle, s'oppose vainement au mépris qui cache en réalité une haine viscérale de l'homme pris dans les engrenages des intérêts spécifiques à une société préoccupée seulement par des titres sociaux et par l'argent. C'est la blague, souvent poussée à l'extrême sous la forme d'un mauvais tour à contenu agressif, voire dangereux, qui dévoile le côté morbide d'un pan entier de la société où les écrivains jettent purement et simplement leurs protagonistes.

Si l'on prend en compte le filon chrétien exploité par Dostoïevski après sa condamnation, la haine est pour l'imaginaire de l'écrivain le principal facteur de corruption morale. Dostoïevski a écrit dès le début sur le sujet de la méchanceté gratuite ou injustifiée, étant directement intéressé par les réflexes égoïstes qui contribuent à l'aliénation de tout un peuple. Sa préoccupation pour les thèmes sociaux et pour ceux qui concernent directement la spiritualité du peuple russe ressort clairement de son *Journal d'un écrivain*. Dostoïevski y montre son inquiétude pour les événements qui se présentent dans la presse du temps sur un fond d'agressivité instinctuelle collective. Comme par exemple le cas de « la marâtre » qui jette « par une fenêtre du quatrième étage sa belle-fille de six ans » (Dostoïevski 1904 : 294), les hommes des milieux ruraux qui abusent leurs femmes ou les articles de presse qui décrivent les mauvais traitements appliqués aux enfants. Ce sont autant de prétextes pour un discours qui s'engage dans le redressement des injustices. Avec la même force et passion qui caractérise sa grande littérature, le *Journal d'un écrivain* réussit à s'imposer par son idéologie d'inspiration chrétienne claire et pure en militant inlassablement pour la métamorphose et la libération du peuple russe.

Par ailleurs, dans le registre de la catharsis, l'écrivain parle de « la cause orthodoxe », mais aussi de l'abîme qui se creuse entre l'image du Sauveur comme archétype du héros et le clergé, laissant présager avec une certaine subtilité le mythe du *Grand Inquisiteur*. En tant que militant, l'écrivain russe se permet de s'engager dans les pages de son *Journal* dans de vraies utopies, dans des constructions sociales qui poursuivent « l'idée de l'union universelle de tous les hommes au nom du Christ » (Dostoïevski, 1904 : 813), en constatant l'existence au pôle opposé du sadisme collectif manifeste, la prédestination au salut par la souffrance ininterrompue subie par le peuple russe. Il semble avoir porté un intérêt particulier pour ce paradoxe auquel il se rapporte souvent dans les pages de ses romans, tout comme dans celles de son *Journal d'un écrivain*, à savoir la présence simultanée de la morbidité et de la prédestination par la pratique d'une spiritualité assumée. Cela d'autant plus que ce paradoxe est identifiable dès le début de son œuvre jusqu'à la fin, là où le cadet des Karamazov, Aliocha, souffre plus que tous les autres devant l'évidence incontestable que la figure paternelle du starets Zosime ne se superpose pas sur les figures mythiques des saints, puisqu'il est atteint de « l'odeur délétère » de la corruption (Dostoïevski, 1994 : t.II : 7).

BDD-A32362 © 2021 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:08 UTC)

À l'opposé des hautes aspirations chrétiennes se tient la haine, en tant que manifestation instinctuelle que l'écrivain russe a eu l'occasion d'observer de près, même dans la présence de la beauté et du bien, lors de son incarcération. C'est là qu'il découvre que dans les plus terribles typologies humaines capables de crimes et de dérapages difficiles à imaginer se cachent de braves hommes capables tout aussi bien de grands sentiments. La haine est dans l'œuvre dostoïevskienne un moteur impossible à enrayer et qui met en marche les hommes et les événements.

La confession de la haine, comme le montre le *Dictionnaire de la psychanalyse*, est une forme de délivrance, surtout par la suppression de ses formes les plus évidentes de manifestation, soit au niveau social, soit masochiste, comme violence retournée toujours vers l'intérieur. C'est dans cette orientation thématique que la littérature de Dostoïevski devient vraiment brillante, dans les conditions où l'énergie créative de l'écrivain préoccupé par les plus importants concepts philosophiques de l'humanité propose des archétypes à valeur universelle.

La dimension contagieuse de la haine, qui de par sa capacité d'être transmise peut être largement propagée dans des groupes sociaux nombreux, y compris dans toute une population, est visible au niveau de la dynamique symbolique du texte, notamment dans le fait que les personnages naïfs restent jusqu'à la fin une minorité représentant encore et encore l'altérité. Inaptes à trouver support et compréhension dans une communauté dont l'empathie s'est presque complètement atrophiée, les héros de Dostoïevski deviennent martyres pour une idée. En dévoilant la haine sous ses différentes formes de manifestation, l'écrivain russe milite pour une forme de libération collective, par la promotion de certains prototypes humains sur lesquels se superpose facilement l'*imago Christi*.

La haine manifeste, présente donc au niveau déclaratif, peut être suivie comme un motif récurent, obsessionnel chez Dostoïevski, surtout par la manière dont elle fait proliférer des comportements similaires. Dans ce contexte, nous observerons que l'exemple le plus éloquent vient sur la filière des Karamazov. Chez eux, les frères haïssent tous leur père, mais leur haine se manifeste de manière très différente, ce qui engendre, évidemment, des résultats tout aussi différents. Par exemple, tandis que Dimitri Karamazov parle ouvertement du mépris envers son père qu'il considère coupable de la spoliation de son héritage et qu'il agresse et menace de mort, Smerdiakov se tait et prépare le meurtre dans le moindre détail. L'idée de renoncer à son plan criminel ne l'effleure à aucun moment, au contraire, il donne libre cours à ses penchants morbides.

La manifestation ouverte du sentiment qui peut être associé à la pulsion de mort, sans se superposer pour autant au désir de tuer l'autre, offre une forme de satisfaction inconsciente par son expression élémentaire au niveau verbal. L'écrivain russe a l'intuition géniale des situations où le conflit entre le père et le fils du roman *Les Frères Karamazov* ne dégénérera jamais en crime tant qu'il reste ouvert et assumé par les deux parties, tandis que son passage sous silence par la dissimulation des ressentiments qui pourraient être justifiés pourtant chez Smerdiakov par les humiliations sans fin que doit supporter ce fils illégitime, fait naître le besoin de réagir pour satisfaire une impulsion de plus en plus forte.

En ce sens, la psychanalyste Brînduşa Orăşanu apporte une contribution valeureuse lorsque, en parlant du roman *Les Frères Karamazov*, elle relie la haine en tant que sentiment complexe à un fonds préexistent, spécifique à la vie inconsciente, pulsionnelle. (Orăşanu, 2020 : 77-88). En se référant à Ivan dont la passivité permet au crime de se produire, la chercheuse emprunte la direction ouverte par Freud et continuée par Vladimir Marinov dans *Figures du crime chez Dostoïevski* et observe des détails qui avaient échappé jusqu'à elle à tous les esprits analytiques. Par exemple, l'épisode de la rencontre d'Ivan avec

BDD-A32362 © 2021 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:08 UTC)

le moujik ivre provoque chez le membre de cette famille décrite par Dostoïevski d'une manière très suggestive (« tous les Kramazov sont de nature sensuels » (Dostoïevski, 1994 : 234) un accès de fureur apparemment injustifié envers un homme appartenant à une classe sociale déjà frappée durement d'un destin dramatique. Ivan éprouve une haine irrépressible et un fort désir de l'assommer s'empare de lui : « Juste à ce moment, ils se trouvèrent côte à côte, et l'homme, en titubant, heurta violemment Ivan. Celui-ci repoussa avec rage l'ivrogne, qui s'abattit sur la terre gelée, exhala un gémissement et se tut. » (Dostoïevski, 1994 : t.II : 535).

Le passage du sentiment de l'inconscient vers le conscient, comme le suggère à juste titre Brîndușa Orășanu, se produit au moment d'un contact superficiel sous la forme d'une soupape qui permet l'évacuation de la pulsion de mort même partiellement. C'est ce qui arrive à Dimitri Karamazov sous la menace perpétuelle du père. La décharge pulsionnelle par le langage ou par un geste à connotation agressive – Ivan poussant le moujik – devient dans l'univers de Dostoïevski une échappatoire dont Smerdiakov ne dispose pas.

La typologie psychologique du bâtard confiné dans son propre monde, entouré des fantasmes sans lien avec la réalité vécue est incarnée d'une manière exemplaire par Arcadi du roman *Un Adolescent*. Ce type de personnage suppose une vie intérieure très riche à travers laquelle on vise le plus souvent le renversement d'un système, le changement de l'ordre qui provoque la frustration. Marthe Robert[1] a fait la distinction entre deux typologies psychologiques dans le roman, ayant des origines différentes : *Le Bâtard* et *L'Enfant trouvé*. Voilà ce qu'elle disait à propos du bâtard, le héros lancé dans une quête permanente de ses origines, poussé par le besoin de faire sentir sa présence dans un monde tout aussi aliéné : « il sait qui il aime et qui il hait, il sait même le pourquoi de sa préférence » (Robert, 1988 : 12) et « il n'épuise nullement son appétit de pouvoir, encore qu'il reste son principal souci ; il vise par-delà le rang à l'absolu de la création » (Robert, 1988 : 15).

Le réflexe de cette typologie psychologique de s'attaquer au monde frontalement peut être identifié ponctuellement dans l'œuvre de Dostoïevski à la manière dont Arcadi et Smerdiakov méprisent l'ordre du monde et luttent pour se trouver une place. Le héros de *Un Adolescent* se remarque par son empressement à haïr, même si ce sentiment puissant semble avoir une cause superficielle et peu justifiée : « Déjà au lycée j'étais fort ombrageux. Un de mes condisciples réussissait-il mieux que moi une composition ou me primait-il dans les exercices physiques, je cessais de lui parler. Non que je le haïsse ou jalousasse son succès, – mais tel était mon caractère. » (Dostoïevski, 1923 : t. I : 95) Il dévoile en même temps sa façon générale de créer des liens sociaux, humains. La haine est pour le jeune héros dostoïevskien un réflexe de défense qui s'accorde parfaitement avec la psychologie du bâtard. La haine est comme un refrain tout le long du roman. Arcadi méprise ou hait tout et tous ceux qui ne voient pas en lui ce qu'il souhaite en fait : « Aimer son prochain et ne pas le mépriser, c'est impossible. Selon moi, pèse sur l'homme l'impossibilité physique d'aimer son prochain. » (1923 : t.I : 242)

Par conséquent, ce qui peut paraître frappant dans la littérature de Dostoïevski est le plus souvent la source de son génie, car Arcadi, tout en dévoilant l'exercice de la haine qu'il pratique tout le long du roman, il projette en fait le désir ou l'amour sur ceux qu'il affirme souvent mépriser. Voici des exemples éloquents où le protagoniste se trouve dans

[1] Nous avons consulté le livre *Roman des origines et origines du roman* en format mobi qui reproduit l'édition Grasset, 1988. Le numéro des pages correspond à ce format. (n.t.)

BDD-A32362 © 2021 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:08 UTC)

une relation que la psychanalyse appellerait « double », « simultanée ». L'écrivain russe, parfaitement familiarisé avec le phénomène de la scission intérieure et la théorie des pulsions, replace le complexe ancien d'Œdipe dans un cadre nouveau, sur un filon chrétien. Ainsi le personnage affirme-t-il à travers sa haine les sentiments d'amour filial : « le sentiment de cette méchanceté me fit pleurer soudain, et elle, la pauvre, pensait que ce fût d'attendrissement : – elle se pencha vers moi et se mit à m'embrasser. J'en pris mon parti, mais, en cette minute, je la haïssais. Certes, j'ai toujours aimé maman ; et, en cette même minute brève où je la haïssais, je l'aimais encore » (Dostoïevski, 1923 : t.II : 96)

Abruti par les projections personnelles et dans une moindre mesure par une relation froide et aliénée avec sa propre mère, Arcadi ne trouve aucun correspondent pour les scénarios inhabituels qui le rendraient vulnérable, telles les effusions sentimentales, les réactions émotionnelles en général. C'est pour cette raison qu'il trouve dans la haine un refuge sûr. Freud soutient dans *Pulsions et destins des pulsions* que « La haine, en tant que relation à l'objet, est plus ancienne que l'amour, elle prend source dans la récusation, aux primes origines, du monde extérieur dispensateur de stimulus, récusation émanant du Moi narcissique » (Freud, 1914-1915 : 186).

Incapable de comprendre les sens profonds de ses propres réactions et sentiments, le héros de *Un Adolescent* se laisse dévorer par de fortes impulsions qui finissent toujours dans la haine. En écoutant quelqu'un parler du père qui ne l'avait jamais reconnu, à la place de la curiosité naturelle, « J'étais bouleversé. Quel est ce prodige ? Alors Lambert connaît déjà Versilov ! », ne peut choisir que le sentiment primaire : « La haine était dans mon coeur. ». (Dostoïevski, 1923 : t.II : 118)

Dans un autre contexte, Arcadi est surpris une nouvelle fois en train de haïr : « la haine, une haine sourde contre tout, imbibait mon cœur. » (Dostoïevski, 1923 : t.II : 82), ce qui montre assez clairement que les sentiments de l'adolescent ne sont pas enracinés dans une idéologie qui accompagne les relations sociales. De plus, selon les postulats psychanalytiques, il convient d'avoir en vue une certaine ambivalence sentimentale visible non seulement dans la transformation de l'amour en haine, mais aussi dans la manière dont l'amour et la haine « sont dirigés tous deux vers la même personne. » (Freud, 1914-1915 : 187) On constate donc que dans la littérature de Dostoïevski la poétique de la haine fait partie d'un imaginaire morbide qui caractérise souvent la pulsion de mort. Elle devient une manière aussi inhabituelle que subtile d'augurer de la présence des plus nobles sentiments humains à valeur civilisatrice, qui peuvent être lus dans une clé morale, voire chrétienne. Freud soutenait que la haine qui s'ajoute à l'amour viendrait des niveaux primaires de l'amour jamais complètement dépassés et, lorsqu'elle semble le supplanter, elle ne fait que témoigner de « la continuité de la relation d'amour » (Freud, 1914-1915 : 186).

La littérature de Dostoïevski reste, deux cent ans après la naissance de l'écrivain, une qui ne peut pas laisser indifférent. Ses archétypes provoquent des révolutions intérieures chez une certaine catégorie de lecteurs, tandis que pour d'autres ils deviennent source d'étude analytique à l'aide des instruments essentiels fournis par la psychologie et la psychanalyse. Ces réactions si proches de haine ou d'amour pour des horizons fictionnels tellement variés et authentiques semblent combler un vœu au-dessus de toute appréciation critique. La conviction que sa littérature pourrait changer tout un monde se retrouve en germe dans son premier roman déjà, là où la scission intérieure d'un homme pris entre le désir de se faire accepter et celui de nuire à ses collègues en leur jouant de mauvais tours, annonce à la fois l'univers pulsionnel complexe et l'oscillation permanente entre le bien et le mal. Chaque lecture des textes écrits par Dostoïevski dans n'importe quel registre arrive

BDD-A32362 © 2021 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:08 UTC)

tôt ou tard à une forme de purification dont l'étendue pourrait suggérer l'exorcisation de certaines impulsions inconscientes, dans l'attente permanente d'un stimulus libérateur.

Bibliographie :

CHEMAMA, Roland et VANDERMERSCH, Bernard, (2018), *Dictionaire de psychanalyse,* Larousse [Traducere, avanprefaţă şi completări privind psihanaliza în România de dr. Leonard Gavriliu, Bucureşti, Editura Univers Enciclopedic, 1997 pour l'édition consultée].

DOSTOÏEVSKI, F. M. (1846), *Le Double*, traduit du russe par Georges Arout, La Bibliothèque électronique du Québec, Collection *À tous les vents* (format pdf).

DOSTOÏEVSKI, F. M., (1923), *Un Adolescent*, Traduction J.-W. Bienstock et Félix Fénéon, Tomes I-II, Paris, Bibliothèque Charpentier (format pdf).

DOSTOÏEVSKI, F. M., (1939), *L'Idiot*, Traduit par Albert Mousset, Tome I-II, La Bibliothèque électronique du Québec, Collection *À tous les vents*. Édition de référence : Paris, Gallimard, Coll. Les classiques russes, 41e édition, (format pdf).

DOSTOIEVSKI, F. M., (1994), *Les frères Karamazov*, Tome I-II, traduit par Henri Mongault, Tome premier précédé de *Dostoïevski et le parricide par Sigmund Freud*, La Bibliothèque éléctronique du Québec, Collection *À tous les vents,* Paris, Édition de référence, Gallimard, Folio classique (format pdf).

DOSTOIEVSKI, F. M., (1904), *Journal d'un écrivain*, Traduit par J.-W. Bienstock et John-Antoine Nau, Paris, Eugène Fasquelle Éditeur (format pdf).

ORASANU, Brînduşa, *Cercetări filosofico-psihologice*, anul XII, nr. 1, Bucureşti, 2020, pp. 77-88, en ligne : http://www.cercetari.institutuldefilosofie.ro/e107_files/downloads/Extrase%20C.F.P.%20anul%2012,%20nr.%201%20[2020]/BRINDUSA%20ORASANU,%20Ura%20inconstienta%20(Pornind%20de%20la%20Fratii%20Karamazov).pdf. (consulté le 20 mars 2021)

ROBERT, Marthe, (1988), *Roman des origines et origines du roman,* Chapitre II, *Raconter des histoires* (format mobi) Grasset.

SIGMUND, Freud, (2005), *Oeuvres complètes – Psychanalyse – vol. XIII : 1914-1915,* Paris, PUF.

BDD-A32362 © 2021 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:08 UTC)